

Frédéric Ozanam

# La civilisation au 5<sup>e</sup> siècle

Tome 2



LES ÉDITIONS  
BLANCHE DE PEUTEREY

FRÉDÉRIC OZANAM

La civilisation au 5<sup>e</sup> siècle  
Tome second

Introduction à une histoire de la civilisation aux temps barbares

par Frédéric Ozanam

Professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Paris

LES ÉDITIONS BLANCHE DE PEUTEREY

© Les Éditions Blanche de Peuterey.

Visitez notre site [www.peuterey-editions.com](http://www.peuterey-editions.com) et abonnez-vous à notre newsletter pour être informé des nouveautés.

Suivez-nous sur les réseaux sociaux.

ISBN version imprimée : 978-2-36878-306-1

ISBN version numérique : 978-2-36878-137-1

**Illustration de couverture** : Evariste-Vital Luminais. Goths traversant une rivière.

## **Du même auteur :**

La civilisation au 5<sup>e</sup> siècle, Tome 1

# Table des matières

Introduction .....	8
Les institutions chrétiennes — La papauté —	
Le monachisme .....	9
Les mœurs chrétiennes .....	40
Les femmes chrétiennes .....	60
Comment la langue latine devint chrétienne.....	91
L'éloquence chrétienne .....	114
L'histoire .....	141
La poésie .....	166
L'art chrétien .....	191
La civilisation matérielle de l'Empire.....	218
Commencement des nations néo-latines .....	231

# Introduction

Nous proposons le deuxième tome des leçons de Frédéric Ozanam sur La Civilisation au 5<sup>e</sup> siècle. Par rapport à l'ouvrage initial, nous nous sommes contenté de publier les leçons sur la civilisation, nous n'avons pas ajouté l'essai sur les écoles en Italie.

Ce livre est peut-être encore plus impressionnant que le premier tome, car il aborde des questions pratiques. Ozanam est heureux de démontrer l'influence du christianisme sur la société, que ce soit dans les mœurs, sur la condition de la femme, sur la langue, l'histoire, les arts, la poésie...

Certes il s'agit de cours de littérature, et le niveau est certain, conforme à l'immense culture générale et littéraire d'Ozanam. Mais comme il est également un grand pédagogue, il expose clairement ses idées, et l'ensemble est facilement compréhensible.

Les deux tomes des leçons sur La civilisation au 5<sup>e</sup> siècle sont incontournables pour tous ceux qui pensent que les racines chrétiennes de l'Europe sont une évidence : avec ces leçons de Frédéric Ozanam, ils en ont la preuve.

# Les institutions chrétiennes — La papauté — Le monachisme

## 12<sup>e</sup> leçon

Messieurs,

J'ai tenté de faire connaître la philosophie de saint Augustin, et nous avons trouvé que ce beau génie, ce représentant de l'éclectisme chrétien, avait réuni les deux méthodes qui, jusque-là, s'étaient partagé le monde de la pensée : l'intuition et le raisonnement, l'amour et l'intelligence, le mysticisme et le dogmatisme. Nous nous sommes engagés, à sa suite, dans ces deux voies qui mènent à la connaissance de Dieu, et, arrivés à ces hauteurs prodigieuses où il nous conduisait, nous avons compris que la métaphysique de saint Augustin ait éclairé, dominé, entraîné tous les grands esprits du Moyen Âge. Pendant que la doctrine mystique des Confessions inspire les âmes contemplatives de Hugues et Richard de Saint-Victor, et que saint Bonaventure écrit le livre de l'*Itinerarium mentis ad Deum*, la démonstration de l'existence de Dieu, reprise et poussée à sa dernière rigueur par saint Anselme, deviendra un des éléments de la *Summa contra gentes* de saint Thomas d'Aquin, où ce maître excellent entreprend de prouver, sans le secours de l'Écriture sainte, trois cent soixante-six propositions sur Dieu, l'âme et leurs rapports.

Mais le souvenir de saint Augustin ne pouvait pas remplir ainsi la théologie sans descendre dans les arts qu'elle inspirait : nous savons déjà comment la légende s'était emparée du grand docteur d'Hippone, et l'avait entouré d'une gloire particulière ; comment un moine ayant vu, dans un moment d'extase, l'assemblée des saints, et s'étonnant de n'y pas trouver Augustin, reçut ces mots pour réponse, qu'Augustin était bien plus haut, à la dernière sommité des cieux et voilé des rayons de la Divinité qu'il contemplait dans toute l'éternité. Que les moines conservassent une telle mémoire, je ne m'en étonne pas : puisque les Sarrasins eux-mêmes, campés sur les ruines d'Hippone, devaient aussi lui conserver un culte, et que, de nos jours encore, les Bédouins des environs de Bone viennent aux lieux où l'on découvre les débris de la basilique d'Augustin pour y honorer tous les vendredis celui qu'ils appellent, d'un nom mystérieux, le grand Romain, le grand chrétien. La peinture a trouvé dans les récits d'Augustin les sujets inépuisables de ses plus ravissantes compositions : c'est ainsi que Benozzo Gozzoli, dans une église de San Gemignano, ville charmante de la Toscane, qui, perchée sur la colline, défie la curiosité des voyageurs, a représenté en dix tableaux l'histoire de saint Augustin ; ces dix fresques, d'une naïveté charmante, nous le montrent à toutes les époques de sa vie, depuis le jour où il fut conduit par ses parents à l'école de Tagaste, priant Dieu de n'être pas battu. Ainsi les plus beaux génies de l'Italie chrétienne chercheront à se rapprocher de ce génie antique. Pétrarque, tourmenté par une passion qui n'a pas laissé de repos à son âme, écrivant son traité du Mépris du monde, suppose qu'il a pour interlocuteur saint Augustin lui-même ; et saint Augustin l'avertit qu'il est lié de deux chaînes de diamant qu'il prend pour des trésors, mais qui lui ôtent sa liberté : la gloire et l'amour. Pétrarque défend ses chaînes avec ardeur, il les porte avec joie, il s'en fait honneur, et ne veut pas qu'on touche à cet amour platonique qui a été l'inspiration de toute sa vie et qui l'a tiré de la foule. Mais saint Augustin, avec sa sagesse supérieure, avec son

bon sens chrétien, lui montre les périls d'une passion que rien ne définit, d'une passion idéale sans doute, mais qu'il n'aurait jamais conçue, si cette beauté idéale de Laure ne lui était pas apparue sous une forme sensible. Saint Augustin ne voit là qu'une faiblesse et prie Dieu de lui permettre d'accompagner le poète pour le sauver. Pétrarque, vaincu par l'argumentation du saint docteur, se rend enfin, et s'écrie : « Oh ! Puisse s'exaucer ta prière ! Puissé-je, sous les auspices divins, sortir sain et sauf de ces longs détours, sentir enfin les flots de mon esprit tomber, le monde se taire autour de moi, et finir les tentations de la fortune ! »

Le christianisme n'était pas venu seulement fonder cette doctrine, qui s'éclaira dans les écrits de saint Augustin d'une si vive lumière : il était venu, par-dessus tout, fonder une société ; une société qui devait s'ouvrir et recevoir dans ses rangs les innombrables bandes des barbares déjà en chemin plusieurs siècles avant le christianisme pour se trouver au rendez-vous qui leur était marqué. Il faut savoir quelle puissance les attendait pour les subjuguier, les instruire, les policer ; il faut savoir si les grandes institutions catholiques s'introduisirent, ainsi qu'on l'a beaucoup répété, à la faveur de la barbarie, et comme furtivement, dans la grande nuit de l'esprit humain.

Parmi les institutions qui devaient agir avec le plus de puissance sur le Moyen Âge, il en est deux auxquelles je m'arrête, que je détache des autres à cause de leur prépondérance incontestée, je veux dire la papauté et le monachisme. Il faut remonter à leur origine, considérer ce qu'était leur force au moment où elles furent appelées à l'exercer, voir si elles la déployèrent pour le salut ou pour la corruption du genre humain.

Ce n'est pas le lieu de renouveler les anciennes controverses relatives à l'origine de la papauté ; l'équité moderne a réduit les exagérations passionnées de nos devanciers, et aujourd'hui on ne regarde plus la papauté comme une usurpation préméditée et coupable de quelques prêtres ambitieux. Une critique plus impartiale

l'a considérée comme l'œuvre historique des siècles, comme la conséquence temporaire d'un certain développement que devait traverser le christianisme. Le christianisme commence, dit-on, à faire son avènement dans les consciences, dans la solitude intérieure de la personne humaine, et le chrétien des premiers siècles, du temps des apôtres, se suffit à lui-même ; il est son propre roi et son propre prêtre. Plus tard, il éprouve le besoin d'un rapprochement, et en même temps celui d'une autorité et d'une règle commune, et, vers la fin du premier siècle, le clergé se sépare et se distingue du peuple. C'est au second siècle seulement qu'on voit se détacher, dominer la puissance épiscopale ; au troisième siècle, les évêques des différentes villes se subordonnent naturellement aux métropoles des provinces, et ainsi se créait, à l'exemple de la constitution des provinces romaines, le pouvoir des évêques et archevêques métropolitains. Enfin, au quatrième siècle, lorsque l'Europe, l'Asie, l'Afrique, cherchent à avoir leur existence à part, les trois capitales de ces parties du monde deviennent trois grands patriarcats : Antioche pour l'Asie, Alexandrie pour l'Afrique, Rome pour l'Europe. — Dans les deux siècles qui suivront, lorsque les barbares auront séparé l'Occident de l'Orient, il se trouvera, sans usurpation, sans tyrannie, sans outrage à l'humanité, que l'évêque de Rome, patriarche de l'Occident, est devenu chef suprême de l'Église latine.

Voilà la doctrine répandue au commencement de ce siècle, qui fait école parmi les meilleurs esprits du protestantisme et fait tous les frais de la théologie des plus grands écrivains modernes ; qui a suscité Planck et Néander, et qui soutient tout l'édifice de l'histoire ecclésiastique d'un maître excellent, M. Guizot ; ce système est considérable parce qu'il est modéré, et c'est par cette raison qu'il faut l'examiner aujourd'hui de plus près, et voir jusqu'à quel point on est fondé à donner accès à des opinions qui sont cependant si répandues, et sont devenues si dominantes.

D'abord l'antiquité chrétienne n'admet nulle part cet individualisme dont on veut faire le point de départ de la foi. Le christianisme est moins encore une doctrine qu'une société ; le christianisme est amour autant que lumière, et la lumière même ne s'y communique pas seulement par l'étude et la lecture, elle se communique par la parole vivante aussi bien que par la parole écrite, parce qu'il s'agit d'une religion populaire qui sera d'abord celle des pauvres et de ceux qui ne lisent pas ; la lumière comme l'amour s'y communique par le contact, par l'âme. C'est pourquoi saint Paul le considère comme l'âme d'un grand corps, d'un corps unique dont le Christ est le chef et dont les chrétiens sont les membres ; et comme les membres ne veulent que par le chef, il s'ensuit que la chrétienté est un corps vivant, par conséquent un corps organisé, et que, dès le principe, au lieu de consciences éparses et solitaires, il faut trouver une véritable société, ayant une constitution, ayant son chef en haut, en même temps que l'obéissance et un certain contrôle en bas ; en un mot, toutes les conditions d'une société complète. C'est ce qui apparaît dans les premiers écrits du christianisme. Je n'entrerai pas dans une discussion minutieuse des textes, pour établir que dans les Actes des apôtres on voit partout, sous la présidence de Pierre, agir le collège des apôtres qui revêtent la puissance épiscopale, instituent des prêtres, ordonnent des diacres, et qu'autour d'eux est le peuple chrétien dont ils ne se séparent pas, mais dont ils se distinguent.

Ainsi, dès cette époque, il y a des prêtres et non pas seulement des évêques. C'est là que se trouve un point controversé, parce que, l'évêque lui-même ayant revêtu le sacerdoce, souvent le nom de prêtre lui est communiqué ; mais on ne cite pas un seul texte dans lequel le simple prêtre ait, à son tour, le nom d'évêque ; et, sans s'arrêter à des controverses minutieuses, où il est facile de perdre le temps et la lumière, n'est-il pas évident que saint Paul, dans l'épître à Tite, et dans l'épître à Timothée, leur confère le droit de juger des prêtres qui seront moins qu'eux, puisqu'ils ressortissent à leur tri-

bunal ? Ainsi, dès les premiers temps, une hiérarchie apparaît, déjà fortement constituée<sup>1</sup>.

Je pourrais citer ensuite, dès la fin du premier siècle, et au commencement du second, les épîtres de saint Ignace d'Antioche ; mais elles sont si formelles, que les adversaires de l'opinion que je professe les ont écartées en les déclarant apocryphes, ne pouvant pas regarder comme authentiques des termes qui les condamnent d'une manière si expresse. J'éloigne donc ces titres contestés pour m'en tenir à ceux qu'on ne conteste pas.

J'arrive à saint Irénée, à Tertullien, à saint Cyprien, les plus anciens écrivains qui aient touché à l'organisation ecclésiastique, et qui paraissent à la fin du deuxième siècle ; qui, tenant à la fois à l'Orient et à l'Occident, expriment l'opinion de l'Église universelle. Ces trois grands docteurs s'accordent sur tous les points essentiels ; au milieu de la lutte et du conflit des doctrines opposées, des hérésies qui se disputent la chrétienté et déchirent les passages de l'Écriture sainte, ils reconnaissent unanimement la nécessité d'une tradition pour interpréter les Écritures, et la présence de cette tradition dans un corps : l'Église<sup>2</sup>. Ce corps leur apparaît comme rempli d'une lumière qui est universelle, comme le soleil qui est un, mais qui répand ses rayons sur toute la terre ; ce corps emprunte sa force à l'autorité divine ; l'Esprit Saint l'habite et le rajeunit sans cesse, « comme une liqueur précieuse qui parfume et conserve le vase où elle est contenue. » Mais l'Esprit Saint ne s'est transmis que par l'intermédiaire des apôtres ; l'épiscopat n'est donc autre chose que la continuation de l'apostolat : en sorte qu'au temps de saint Irénée, à la fin du second siècle, chacune des grandes églises conserve la suite de ses évêques, mais n'en a jamais qu'un seul à

---

1 Voir les notes à la fin de la leçon.

2 Extrait des notes de la leçon. La tradition réside dans l'Église une et universelle : comme un seul soleil, comme un seul arbre, comme une seule source. Hors de l'Église pas de chrétiens, pas de martyrs.

la fois. Ainsi s'établit la distinction de l'épiscopat d'avec le reste du sacerdoce. Mais, en même temps, paraît un plus grand pouvoir : l'évêque constitue l'unité de l'Église particulière ; mais toutes ces unités épiscopales ont besoin d'un centre commun. C'est pourquoi saint Cyprien, dans son livre *de Unitate Ecclesiae*, professe que l'unité de l'Église doit être visible, et que c'est pour cela que le Christ a fondé l'Église sur l'apôtre Pierre, afin que cette unité, ainsi personnifiée, fût plus visible. Cette primauté de Pierre, cette unité qu'il représente, cette puissance de l'Église, saint Cyprien ne la borne pas au temps de la vie de l'apôtre, il la prolonge, il la maintient dans le siège de saint Pierre, et, dans une lettre au pape Corneille, il nomme le siège de saint Pierre l'Église principale d'où l'unité du sacerdoce est issue<sup>3</sup>. Tertullien tenait à peu près le même langage ; mais on pourrait dire qu'ils sont tous deux Africains, Occidentaux, qu'ils subissent l'influence indirecte de Rome et des idées latines. Il faut donc trouver, pour les contrôler, quelque témoignage qui émane d'une autre partie de l'Église, de l'Église d'Orient : ce témoignage se trouve dans saint Irénée, qui écrit avant eux vers la fin du second siècle, et qui nous représente la succession épiscopale remontant, sans interruption, jusqu'aux apôtres. Pour abréger, et ne pas énumérer cette succession dans chaque ville, il s'arrête à l'Église de Rome, avec laquelle, dit-il, à cause de sa primauté supérieure, doivent s'accorder toutes les églises, c'est-à-dire les fidèles qui sont partout. Ces textes sont incontestés, reconnus, admis par Néander et Planck, ils les réduisent à dire que dans le temps de saint Cyprien, de Tertullien et d'Irénée, l'esprit primitif de l'Évangile s'était perdu ; dès lors, suivant eux, le judaïsme triomphe, la doctrine de Paul s'est voilée, c'est l'esprit judaïsant qui s'est introduit dans l'Église afin de la constituer à l'exemple de la synagogue, et de lui donner pour chef, comme à la synagogue, un grand pontife.

---

3 Et ad Pétri cathedram atque ecclesiam principalem unde unitas sacerdotalis exorta est. (Saint Cyprien de Carthage, *lettre n° 55 ad Corneliam*.)

En sorte que ce n'est pas assez de répondre à ce reproche : Pourquoi Dieu a-t-il attendu quatre mille ans pour donner son Fils au monde ? Il faut encore répondre à cet autre : Pourquoi, dès la fin du second siècle, tout l'ordre de la Révélation est-il troublé ? Et il faut rechercher, dans des ténèbres impénétrables, l'espace de quelques années, les seules pendant lesquelles la vraie doctrine a régné.

Ces théories manquent de base, elles sont renversées chaque jour par la science. C'est ainsi que les catacombes de Rome multiplient les preuves nouvelles de l'orthodoxie antique, et, avec ce symbolisme hardi, qui est le caractère de l'art chrétien dès les premiers siècles, on nous représente partout Pierre enseignant la doctrine en même temps qu'il exerce les fonctions du gouvernement, et cela non seulement dans le temps où a été renfermée sa vie, mais par anticipation en quelque sorte et pour toute la suite des siècles. Je fais allusion à un disque de cristal retrouvé dans les catacombes, qui offre un type souvent répété : Moïse frappant le rocher d'où jaillissent les eaux salutaires de la doctrine qui doit désaltérer tout le peuple. Ce Moïse, au lieu du costume oriental, porte le vêtement traditionnel des papes, et il s'appelle Petrus ; ainsi est représenté Pierre, guide, comme Moïse, du peuple de Dieu, et faisant jaillir, sous sa verge épiscopale, les eaux auxquelles doit se désaltérer l'humanité croyante.

De cette sorte s'établit la constitution primitive de l'Église : l'autorité s'y est fondée par l'intervention de Dieu même ; c'est d'en haut qu'elle vient, elle est consacrée par l'institution divine, elle est visible, elle descend des apôtres aux évêques, des évêques à leurs ministres. Mais, en même temps, la liberté y a sa part. Le souverain pontife ne fait rien sans avoir consulté ses frères dans l'épiscopat, l'évêque ses frères dans le sacerdoce, et le prêtre n'est rien à l'autel sans l'Église entière, sans le peuple des fidèles qui l'entoure de ses prières et correspond avec lui.

Ainsi la part de Dieu et la part du peuple chrétien, l'autorité et la liberté, tous les éléments essentiels d'une société nouvelle, sont

contenus dans cette hiérarchie, dans cette constitution de l'Église primitive à des temps si reculés, avant la fin du second siècle. Lorsque, placée encore sous la menace des persécutions, traquée, poursuivie sans cesse, elle s'occupait peu à laisser des traces de son passage et des institutions qui auraient pu sans doute nous éclairer aujourd'hui, mais aussi trahir alors la retraite des croyants ; dès cette époque donc, malgré les difficultés, malgré les périls, la question s'éclaire de lumières qu'on ne peut méconnaître, et la papauté commence à exercer son influence, selon le progrès des temps et l'accroissement des dangers.

Voilà, en effet, où se trouve le développement historique, non pas dans le principe de l'autorité, mais dans l'exercice de cette autorité qui, dès les commencements, s'exprime et se montre avec une énergie singulière ; car je trouve Tertullien reprochant à un pape, son contemporain, d'avoir pris le titre de *episcopus episcoporum* et de *pontifex maximus*. Ces expressions sont bien fortes, et l'une d'elles, la première, n'a pas été souvent prise par les papes des temps modernes : le titre qu'ils ont préféré, et dans lequel ils ont trouvé une garantie bien plus forte, est celui de serviteur des serviteurs de Dieu.

Plus tard, de grandes contestations s'élèvent, non seulement en Occident, mais en Orient, et jettent un éclat qui ne permet pas le doute. Trois grandes questions agitent les esprits : la célébration de la Pâque, le baptême administré par les hérétiques, et la querelle de Denys, patriarche d'Alexandrie. Toutes les églises d'Asie célébraient la Pâque à l'époque choisie par les Juifs, le quatorzième jour, au lieu de la célébrer, comme les autres, le premier dimanche après le jour de la résurrection ; le pape Victor interdit et excommunie les églises d'Asie. Plus tard, les Africains, saint Cyprien à leur tête, décident que le baptême donné par les hérétiques n'est pas valide et qu'il faut le renouveler ; Rome décide, au contraire, que le baptême conféré par les hérétiques avec les cérémonies voulues est valide et qu'il ne faut pas le renouveler : elle excommunie

les églises d'Afrique qui se soumettent. Plus tard encore, Denys d'Alexandrie, combattant l'hérésie de Sabellius, laisse échapper cette expression que le « Christ n'est pas le fils, mais l'œuvre de Dieu » ; l'évêque de Rome le somme de s'expliquer : Denys s'explique, se justifie et retire son expression.

Ainsi, dans ces trois grandes affaires touchant le dogme, la papauté intervient toujours comme une puissance qui n'admet pas d'égale.

Au quatrième siècle, dans cet âge si rempli d'éclat, où tant de grands hommes sont assis sur le siège épiscopal en Orient et en Occident, au milieu de tant de clartés, on voit la puissance pontificale reconnue et proclamée en des termes bien forts par saint Athanase, le grand patriarche d'Alexandrie, qui déclare que c'est du siège de saint Pierre que les évêques ses prédécesseurs tirent leur ordination et leur doctrine, par Optât de Milève, par saint Jérôme, par saint Augustin, en un mot, par tout ce que l'Église a eu de plus grand. En même temps, sa puissance continue de s'exercer : elle s'exerce quand les papes Jules Ier et Damase déposent ou réintègrent des patriarches d'Alexandrie, de Constantinople ou d'Antioche, lorsque les légats du Saint-Siège prennent rang les premiers à Nicée, à Sardique, en 547, et déclarent que les appels de toutes les sentences épiscopales pourront être portés au siège de l'Église de Rome. Dans l'assemblée d'Éphèse, c'est encore à la poursuite et à la diligence de saint Cyrille, appuyé de l'autorité du pape Célestin, que les évêques réunis de l'Orient prononcent dans l'affaire de Nestorius.

On ne saurait donc contester qu'au quatrième siècle la papauté ne soit déjà en possession de toute sa puissance. Cependant il ne faut pas voir là l'œuvre des empereurs romains devenus chrétiens, qui auraient communiqué la moitié de leur pourpre et de leur éclat à l'évêque de la ville impériale. En effet, à peine Constantin est-il chrétien, qu'il porte le siège de son empire à Byzance ; l'intérêt de ses successeurs est de fortifier le pouvoir des patriarches de Constantinople, de les élever le plus haut possible, et de s'en faire

en même temps des serviteurs dociles et obéissants. Ils y travailleront, ils y réussiront, mais ce n'est pas pour le pontife de Rome qu'ils se sont épuisés ainsi de politique et d'habileté ; loin de là, s'ils ont mis la main à l'œuvre, ç'a été pour l'abaissement du pontificat romain. D'un autre côté, ce n'est pas le génie des papes qui les a élevés à cette hauteur : car il ne s'est pas rencontré dans les quatre premiers siècles un grand homme pour occuper le siège de Rome ; c'étaient des martyrs, des esprits sages, des hommes de gouvernement sans doute, pontifes obscurs qui devaient fonder une puissance éclatante. Mais Jules Ier et Damase eux-mêmes n'avaient rien de comparable à ces puissants esprits qui faisaient l'orgueil de l'Asie et de la Grèce : il n'était pas un siège en Orient qui n'eût été illustré par de plus grands hommes ; Alexandrie avait eu Athanase, Cyrille ; Antioche et Constantinople avaient vu s'asseoir dans leur chaire saint Grégoire de Nysse, saint Jean Chrysostome. Le génie était en Orient, mais l'autorité en Occident.

Le premier homme de génie, le premier grand esprit qui paraît à Rome pour y revêtir les insignes du pontificat, c'est saint Léon le Grand, un des hommes qui devaient le plus contribuer à donner à la papauté, non de l'autorité, mais l'exemple de cette action nouvelle qu'elle allait exercer en présence du monde barbare.

Le 29 septembre 440, le pape Sixte III était mort : le clergé de Rome se rassembla et élut à sa place Léon, archidiacre de l'Église romaine. Il était désigné à ce choix par la grande confiance que lui avaient montrée le pontife et les empereurs : car alors même il était dans la Gaule occupé à réconcilier Aétius et Albinus, qui avaient tourné leurs armes l'un contre l'autre. Léon s'était encore signalé par son zèle pour la foi, combattant les hérétiques, favorisant les lettres chrétiennes, honorant de son amitié Prosper d'Aquitaine et Cassien. Lui-même était savant, lettré, et son éloquence l'avait fait appeler le Démosthène chrétien. Chargé de revêtir l'autorité antique des pontifes romains, il montra, dès les premiers jours, qu'il en connaissait toute la grandeur. En effet, nous avons le discours

qu'il prononça pour remercier le peuple, et qu'il renouvelait ensuite d'année en année le jour de son élection : il y rend grâces au peuple, au clergé de l'avoir choisi, il se plaint avec modestie de la grandeur du fardeau, il met sa confiance en Dieu et dans l'amour de l'Église qui en portera une part, surtout dans l'apôtre Pierre, assis immobile et invisible derrière ses très indignes héritiers. Il y développe une doctrine qui n'est autre que celle de saint Cyprien, et qui, sans être plus hardie que celle de saint Athanase, est seulement plus explicite.

« Le Sauveur accorde à Pierre le partage de son autorité, et s'il voulut donner aux autres princes de l'Église quelque chose de commun avec lui, c'est par Pierre qu'il leur communique tout ce qu'il ne leur refuse point ; mais Pierre n'a pas quitté avec la vie le gouvernement de son Église. Ministre immortel du sacerdoce, il est le fondement de toute la foi, et c'est lui qui par toute l'Église dit encore tous les jours : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Et qui douterait que sa sollicitude ne s'étende à toutes les Églises ? Dans le prince des apôtres vit cet amour de Dieu et des hommes, que n'effrayèrent ni les chaînes, ni la prison, ni les colères de la multitude, ni les menaces des tyrans, et cette foi insurmontable qui ne périt ni dans le combat ni dans le triomphe. Il parle dans les actes, les jugements, les prières de son successeur, en qui l'épiscopat s'accorde à reconnaître, non le pasteur d'une cité, mais le primat de toutes les églises<sup>4</sup>. »

Il est impossible de s'exprimer en termes plus formels, et il est impossible de pousser plus loin l'ignorance que ne le font ceux qui, ne connaissant pas ces paroles, ont cru pouvoir faire dater la primauté papale de Grégoire le Grand ou de Grégoire VII.

Arrivé, en effet, au souverain pontificat si tard et dans des circonstances si calamiteuses pour l'Église et pour l'empire, la Provi-

---

4 Non solum hujus sedis preesulem, sed et omnium episcoporum noverunt esse primatem.

dence n'avait pas épargné à saint Léon les difficultés de sa mission. D'un autre côté, il avait à sauver le christianisme des hérésies qui le déchiraient ; car cette épreuve de l'hérésie ne devait jamais être suspendue, les efforts que l'arianisme et le manichéisme avaient faits pour déchirer la doctrine se reproduisent sous d'autres formes au milieu du cinquième siècle. Le combat se restreint alors sur un point, le dogme de l'Incarnation et la personne du Christ. On accorde, avec le concile de Nicée, qu'elle est divine ; mais on se divise sur la façon d'entendre ce mystère. Pour que le Christ ait pu remplir sa mission, il fallait qu'il fût homme-Dieu : homme, car autrement l'humanité n'expie pas en sa personne ; Dieu, sans cela le mystère de la Rédemption n'est pas accompli. Mais les profondeurs de ce mystère étonnent les esprits, et ils se partagent en deux sectes : les uns attaquent la divinité, les autres l'humanité.

Vers 426, le patriarche de Constantinople, Nestorius, dans un discours prononcé en présence de tout le peuple assemblé, déclare qu'il y avait hérésie à appeler la mère du Christ mère de Dieu ; que dans le Christ il y avait deux personnes distinctes : une personne divine et une personne humaine, un homme en qui le Verbe avait habité comme Dieu habite dans un temple, sans plus d'union qu'il n'en existe entre le sanctuaire et le Dieu qui y réside. C'était la transformation de la doctrine d'Arius ; c'était un effort fait pour nier la présence de Dieu dans le Christ, pour séparer ce que le Christ avait uni ; c'était nous représenter dans la personne du Sauveur un sage, un homme plus éclairé que les autres, en communication plus étroite avec la Divinité, mais que rien n'aurait détaché du reste des hommes. On était conduit par cette tendance philosophique, rationnelle, à nier le surnaturel, sans s'apercevoir que c'était détruire le mystère, la foi, en un mot la religion.

Aussi l'Orient s'émut à la doctrine de Nestorius ; et le concile tenu à Éphèse en 431, à la poursuite et sur les instances pressantes du pape Célestin, condamna l'hérésiarque, et la doctrine contraire

« Je me propose d'écrire l'histoire littéraire du Moyen Âge, depuis le cinquième siècle jusqu'à la fin du treizième et jusqu'à Dante, à qui je m'arrête comme au plus digne de représenter cette grande époque. Mais dans l'histoire des lettres j'étudie surtout la civilisation dont elles sont la fleur, et dans la civilisation j'aperçois principalement l'ouvrage du christianisme. Toute la pensée de mon livre est donc de montrer comment le christianisme sut tirer, des ruines romaines et des tribus campées sur ces ruines, une société nouvelle, capable de posséder le vrai, de faire le bien et de trouver le beau. »

*La civilisation au 5<sup>e</sup> siècle* rassemble les cours de Frédéric Ozanam à la Sorbonne. Le second tome est peut-être encore plus impressionnant que le premier, car il aborde des questions pratiques. Ozanam est heureux de démontrer l'influence du christianisme sur la société, que ce soit dans les mœurs, sur la condition de la femme, sur la langue, l'histoire, les arts, la poésie...

Les deux tomes des leçons sur *La civilisation au 5<sup>e</sup> siècle* sont incontournables pour tous ceux qui pensent que les racines chrétiennes de l'Europe sont une évidence : avec ces leçons de Frédéric Ozanam, ils en ont la preuve.



Les Éditions Blanche de Peuterey  
F-38100 Grenoble  
[www.peuterey-editions.com](http://www.peuterey-editions.com)

ISBN 978-2-36878-306-1 18 €



9 782368 783061